

HYPERVIANDE

Frédéric Jésus

Hyperviande / Projet n° 1

Quatre mille mètres carrés.

Jeune architecte.

Trois étages. Escalators ;

Deux cents employés.

Possibilité d'accueil : dix mille clients / jour.

Ouverture probable le...

(Parking gratuit)

Hyperviande / Projet n° 2

Pendant que le gourdin s'abat sur la nuque du taureau, un autre participant lui perce la carotide d'un coup de glaive et un autre encore, lui levant la tête au ciel, dirige le flot de sang vers l'autel ; les prêtres, le recueillant dans de larges calices, en aspergent le peuple.

Alors – et alors seulement – les assistants entament un champ strident, sur deux notes – « you.hou ». Derrière eux, un tribunal s'installe et, franchement rigolard, mime un procès de plainte contre X. Quand tout est fini, la mort consommée par chaque vivant, on offre aux dieux les fémurs blancs.

Pourtant, de Delphes, l'oracle avait parlé...

Hyperviande / Projet n° 3

Prévoir un rayon « Herbes de Provence ».

Une animation. De la musique.

Des blouses en nylon, couleur pomme, pour les caissières.

Dès chapeaux bleus pour les bouchers. Pour faire gai.

Hyperviande / Point de vue n° 1 (en guise d'entracte)

Gérard et Françoise sont au rayon des abats. Ils achètent du foie pour leurs petits. Françoise dit à Gérard que le foie a encore augmenté, qu'il finira par « *devenir hors de prix* ». Gérard explique que, nutritivement parlant, le foie de génisse égale le foie de veau. Françoise l'approuve et elle fait allusion au snobisme, aux gosses de riches. Ils achètent des tranches de foie de génisse pour les enfants et des rognons de porc pour eux deux. Gérard propose de « *préparer les rognons à la sauce madère* ». Françoise prévoit qu'il faudra donc acheter du madère car, comme elle le fait justement remarquer: « *Il n'y en a plus à la maison* ». Elle ajoute aussitôt qu'il faut penser au poulet pour dimanche. Gérard émet pour lui-même, sans vraiment l'argumenter, l'opinion selon laquelle le poulet est un animal définitivement stupide... Ils font quelque pas, quelques projets : acheter un congélateur qui leur permettrait de conserver la viande plusieurs semaines, et par conséquent de faire des économies avec les prix de gros et comme sur les transports. Gérard est d'avis de changer la cuisinière de place pour loger le congélateur dans le coin, mais Françoise lui répond : « *On n'y est pas encore !* ».

Hyperviande / Projet n° 4

La lutte s'annonce féroce entre les boîtes privées d'abattage. Le Consortium des Viandes de l'Est (CVE) laisse jouer les lois subtiles – quoique primaires – de la concurrence et, à une semaine de la signature du contrat, rien n'est encore décidé. Le téléphone est en surchauffe au siège social du CVE. On étudie les devis. On multiplie les contacts. Les actionnaires se taisent ; certains, parmi les plus ventrus, croquent nerveusement des comprimés de bêtabloquant pour le cœur et malgré l'estomac. On sait bien que tout le marché du gros et du semi gros dans le secteur Est peut basculer autour du nouvel hyperviande. Implanté dans une ZUP toute récente, celui-ci à valeur de test et, au ministère, on se tait aussi, malgré les pressions...

On s'oriente donc vers la constitution d'un trust vertical, mais coup de théâtre : cinq jours avant la signature du contrat, la Générale Urbaine des Abattoirs, qu'on disait favorite – le ministère avait laissé filtrer des rumeurs – est paralysée par une grève des chauffeurs de camions frigorifiques. Ceux-ci demandent une augmentation de 20 %. À la Bourse, on spéculé sec : brusque transfert de parts. Des prête-noms – tous requins de la corbeille, commissionnaires des coups durs – rachètent au profit de l'État, qui devient majoritaire en deux séances. À la Générale Urbaine, les syndicats éteignent la grève. Mais c'est un coup pour rien et le CVE signe finalement avec trois boîtes différentes : une pour les bovins ; une autre pour les ovins, la volaille et le gibier ; et la Générale Urbaine n'emporte que les porcs et la charcuterie. Bien entendu, en fractionnant ainsi le marché, le CVE escompte prolonger et faire jouer à son avantage, le moment venu, la concurrence entre ses fournisseurs.

Le Directeur des Achats du CVE, qui a fomenté ce contrat multiple, est un jeune mec de 34 ans, sorti second de sa promo, auquel on prévoit un avenir brillant et de sacrés taux de cholestérol.

Hyperviande / Point de vue n° 2 (sous forme de haïku)

Deux moutons blancs, un mouton noir
broutent paisiblement
derrière le mur du cimetière.

Hyperviande / Projet n° 5

L'ombre du vautour poursuit l'homme au feu...

Jésus, aux noces de Cana, est un peu éméché. Il multiplie les gaffes avec ses histoires juives. Assis près de lui, Judas remplit son verre. Les marchands du temple sont là aussi, invités de dernière heure. Au bout de la table, Pierre s'acharne à découper 3 splendides coqs au vin. Déjà, Pilate fait circuler les rince-doigts, et Marie veille au grain. Les époux sont très dignes et très sages sur leurs fauteuils, leurs mains un peu moins peut-être sous la nappe, mais le fait est que tout le monde s'en fiche... À son chien, Jésus jette des os. Très ivre maintenant, il brûle les étapes et pense avec effroi à la fameuse épreuve qui l'attend lorsque, à l'issue d'un jeûne de quarante jours et quarante nuits il ira pleurer, abandonné de tous, au flanc du mont des Oliviers. Autour de lui, cependant, on dévore des quartiers de bœuf et, pour un soir encore, Jésus s'amuse avec tous ses amis. On lui demande des nouvelles de l'âne, on parle des cornes de Joseph et il feint de se fâcher avec une grimace qui débride l'hilarité. Marie-Madeleine, qui le trouve à son goût, l'implore de raconter une autre blague encore, ou bien l'une de ces paraboles dont il a le secret. Toutes les tables reprennent frénétiquement derrière elle : « *Un discours!... Un discours!...* ». Alors Jésus, pas très clair, se lève et s'accroche au rebord de la table dans un effort pour retenir le décor qui danse autour de lui. D'un hochement de tête, il remercie les convives de leurs exhortations et, tordant le cou d'un poulet qui vient à passer entre ses pieds: « *Prenez et mangez* », dit-il en jetant le poulet sur la table, « *car ceci est mon corps* ». Puis, crevant d'un coup de lance un fût de vinaigre: « *Prenez et buvez, car ceci est mon sang* ». On rigole ferme autour de lui. Nul ne réalise que Jésus c'est de quoi il parle. On persiste à ignorer qu'il est le Fils du Dieu et, par là-même, bien qu'imprégné jusqu'à la moelle et rond comme le temps, incité à peser ses mots.

Bien sûr, à Delphes, l'oracle n'avait pas suggéré l'anthropophagie, ni même un tel sacrifice...

Maintenant, chacun est reparti. Les rêves sont allés se perdre dans les étoiles. Dans un coin, le pianiste ânonne un vieux *blues* en attendant l'aube. Jésus trône seul parmi les graisses froides et les verres brisés. « *Oh mon dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* »

(Le pianiste, dans l'ombre : « *Fac me plagis vulnerari, fac me cruce inebriari, et cruore Filii.* » *)

* « *Faites que, blessé de ses blessures, je sois enivré de la croix, et du sang de votre Fils.* »

Hyperviande / Projet n° 6

À l'issue de la conférence de presse qu'il vient de donner en l'église de la Merci, Caboche rayonne entre ses gardes du corps. Le ralliement officiel – par lui-même à l'instant annoncé – de la puissante Corporation des bouchers qu'il préside au Parti des Bourguignons de Jean sans Peur ; le soutien dont il bénéficie de la part de l'Université et avec elle, aussi paradoxal que cela paraisse, d'une large fraction de la population parisienne, lettrée comme illettrée ; le récent développement d'une fraction limousine, très influente, de la Corporation : voilà qui lui assure désormais une place de choix dans le jeu des pouvoirs. Certes il a, en retour, sinon la tête du moins le sommeil perdu. Perdu aussi la foi, fragile au demeurant, en l'amitié désintéressée. Gagné par contre l'animosité du roi Charles, sixième du nom, et surtout celle du Parti des Armagnacs qui fomente sans trêve complots contre Jean sans Peur et attentats contre lui-même. D'où la présence de gardes du corps à ses côtés et les soucis relatifs à ce type très particulier de rayonnement...

Caboche sait que la situation est explosive. Il sait aussi que Charles ne peut priver de viande ni Paris ni surtout sa propre cour. Il sait encore que Charles craint les émeutes et que ses troupes hésitent à affronter les bouchers et les garçons bouchers armés de couperets, de hachoirs et autres feuilles à fendre. Il sait enfin que Charles, fils de Charles V dit « le sage », est surnommé « le fou » par le peuple de Paris. Charles a de fait pratiquement rompu les amarres avec la raison gouvernante et les fêtes qu'il donne en l'honneur de ses marmousets ne sont, dit-on, guère dignes d'un roi, aussi maniaco-dépressif soit-il. Mais, le soir venu, Caboche songe en se mordant les lèvres que si Charles est le fou, il est aussi Charles le bien-aimé. Surtout, il redoute les appétits aveugles de son noble allié, Jean sans Peur, duc de Bourgogne, fier et jaloux de ce qu'il appelle son sang, et dont l'absence de scrupules l'effraie tout autant que la démagogie sans frein de sa fraction bourguignonne. Caboche et les siens se sentent étrangers à ces querelles nobiliaires. Et, quoiqu'influents – plus, sans doute, que les taverniers de Dijon ou que les boulangers de Lorraine – et dotés de confortables privilèges, ils se sentent quelque peu méprisés, manipulés par ces princes arrogants sinon sournois, calculateurs sinon grandiloquents, par ces princesses intrigantes.

Mais à défaut d'être prince, on n'est pas plèbe pour autant. On a même son sceau, à l'emblème de l'oriflamme et du mouton. On a son destin, à condition de le forger... C'est pourquoi le boucher Caboche qui, toujours bien encadré, a maintenant rejoint les quais, relève la tête et gonfle les poumons. La Seine, tout en roulant placidement ses flots sous le grand pont de bois, considère sans indulgence le parcours de cet homme médiocre, encerclé de photographes, prototype du héros petit bourgeois dans toute sa besogneuse authenticité, qui a su se hisser à la tête d'une armée de bouchers et de charcutiers, charrieurs de viande, ancien dépeceurs de boucs, devenus polyvalents, exhibant à l'étal toutes sortes de carcasses et de chairs mortes, de viandes rouges, blanches, noires, maigres, grasses, crues, persillées, séchées, salés, fumées, faisandées, mortifiées, marinées... Oui, toute une armée de découpeurs et d'embrocheurs, de désosseurs et de hacheurs, coutumiers du massacre et du carnage, et qui saigneront sans problème, à même le pavé, les adversaires qu'on leur désignera. Et la Seine, qui lavera ce sang, la Seine, qui en lave à travers les siècles, verra bientôt les

Armagnacs, sous la bannière royale, repousser les Bourguignons de Jean sans Peur loin de ses propres berges. Trois ans plus tard, exsangue, matée par la terreur qu'elle a déclenchée, la Corporation de Caboche verra ses privilèges plus de deux fois séculaires abolis par décret royal. Encore trois ans et, en amont, au pont de Montereau, la tête de Jean sans Peur ira rouler sur le bois à l'issue d'un guet-apens tendu par les familiers du dauphin.

Et de cette boucherie, modeste épisode de la Guerre de Cent Ans, Gérard et Françoise n'ont pas le plus petit souvenir et peu importe : hyperviande.

Hyperviande / Point de vue n° 3 (en guise de samedi)

Foulard au vent, toute sensibilité dehors, Roxane allonge le ciseau de ses fines cuisses d'ortolan-jean moulant et bottes pointues – au seuil du nouveau marché culturel de la protéine. L'artère frémissante et la mèche dans l'œil, Gaëtan palpète à ses côtés, sifflotant nonchalamment un *T-Bone Steak blues* hiératique et de circonstance entre ses lèvres juteuses.

L'odeur de la viande pénètre, fraîche, extatique, dans leurs poumons tapissés de nicotine pendant que leurs cerveaux restent aiguisés par l'exposition d'art ancestral, à quatre stations de métro de là, dont ils émergent à peine. L'architecture du Centre commercial est osée, dit-on, mais trop nettement inféodée à un style warholien post-68 pour que Gaëtan feigne de s'y intéresser. Roxane, pour sa part, lève le nez sous les néons, examine les murs couverts de céramique et trouve l'ensemble « *super* ». Leur intérêt s'avive à l'approche des premiers étals, regroupés sous un panneau qui, de ses lettres rouges, annonce: « *Bœuf profitable* ». C'est une explosion de couleurs qui s'offre à leurs yeux : pourpre et rose striés de blanc des chairs, violet cru des vaisseaux, nacre des nerfs et des os, vert persil... Et que dire des masses et des volumes !... Quels peintres ! Quels sculpteurs ! Roxane et Gaëtan, encore sous l'influence des collections de statuettes et de masques chamaniques qu'ils viennent de côtoyer, s'efforcent de prolonger leur expérience esthétique sous la forme d'un « trip musée 100 % » instantané et quelque peu situationniste. Il faut bien que samedi se passe. Gaëtan propose : « *Trip musée vinaigrette sang pour sang* », mais Roxane ne daigne pas rire car, de fait, il semble qu'il ait choisi de ne rien dire. Ils s'attardent donc, main dans la main, devant les cœurs de bœuf et les amourettes, les tendrons et les plats de côte, les veines grasses et les macreuses à braiser. Ils aperçoivent un peu plus loin, derrière d'épaisses et longues feuilles en plastique transparent, la dizaine de silhouettes qui, revêtues de la nuque jusqu'aux talons de tabliers blancs maculés de sang, manipulent en silence une escouade de carcasses bovines sciées par le milieu. Elles les arrachent une à une à leurs crochets, les soulèvent puis, d'un coup de rein précis, les couchent sur les larges plans de travail où leurs bras s'affairent aussitôt à les découper en morceaux choisis. Tous leurs gestes sont mesurés, calibrés, presque humains. Admirable chorégraphie.

Tandis que, maintenant, Gaëtan se laisse porter par la foule vers le spectacle, contemplatif mais nauséabond, de la préparation des parures et des fraises de veau, Roxane joue du coude et de l'épaule pour gagner les étals de charcuterie, plus tranquilles. Ignorant les pâtés, elle considère, méditative, les boudins, la mortadelle, les andouillettes et les andouilles – y compris celles de Vire – ,

les saucissons et les saucisses – y compris celles de Morteau – , les crépinettes et, à peine plus exotiques, le *chorizo*, les *merguez* et les *chipolatas*. Elle rejoint Gaëtan qui a lié conversation avec un vieux type très myope, couvert d'ennui et de plaque d'eczéma, employé au nettoyage des tables à découper et occupé pour l'heure à gratter sur le sol une large tâche de sang caillé. Roxane, par principe prolétarien, lance au type un sourire qu'il ne voit pas et elle entraîne Gaëtan vers la sortie du Centre au motif de lui livrer ses impressions sur le devenir esthétique des viandes et de recueillir les siennes sur l'éthique de la boucherie. Pur prétexte. Elle sent que son sexe est en nage, ses seins comme des pierres, et elle voit bien que, quant à lui, il ne cesse de bander. Comme ils passent, faisant mine de flâner, tout près du stand des abats, l'odeur lourde, caractéristique des intimités dernières du règne animal, retient un instant leurs pas. Devant eux s'empilent foies, cœurs et poumons, tripes et cervelles, ris, rognons et rognons blancs, toute l'argile de la vie désertée par le souffle « divin » du métabolisme. Tout ce que la biologie moléculaire enseigne sur la régénérescence trouve là aussi sa place, dans ces morceaux d'organes arrachés au plus profond des cadavres et destinés à la broche, à l'ébullition ou à la poêle, au ragout, à la terrine ou au magret, selon le degré de culture atteint – selon les anthropologues – par les carnivores qui s'y consacrent. Gaëtan, déjà moins snob, murmure : « *On ne peut guère aller plus loin...* ». Et Roxane confirme : « *On n'y est pas encore...* ». Les testicules de l'un et l'utérus de l'autre pourtant déjà se flairent, gourmands et perplexes devant la possibilité, dans la nuit du samedi au dimanche, d'engendrer un nouveau carnivore. Ou un futur végétarien.

Hyperviande / Projet n° 0

Le *western* est fameux où l'on voit l'ange retenir le bras du père brandissant la hache au-dessus du corps docile de son fils, au sommet de la montagne.

Sur une autre scène, la victime est abandonnée aux exactions quotidiennes d'un vautour ; ou bien, entre deux voleurs, aux sadismes d'un orage et de mille bourreaux. Dans tous les cas, son corps est percé comme le sont le ventre d'un tonneau ou les ailes d'un papillon.

Beaucoup plus tard dans l'histoire de l'humanité, chaque dimanche soir voit se pourvoir en rédemption tel prêtre roulant (enfin) ivre mort sous l'autel de sa messe du matin, telle famille prospère gorgée de pâté en croute et de gigot-flageolets, tel poète rendu anorexique par un projet d'illumination et crevant désormais de faim par simple nécessité. Tous espèrent que la validation de leurs pratiques rituelles sollicitera des récits moins dépendants du diktat de leurs organes digestifs.

Mais ce n'est pas si simple. Les synopsis des films disponibles n'expliquent pas clairement qu'Isaac est né du vieux ventre miraculé de Sarah, ni que le dieu à l'origine de cet exploit a par la suite menacé Abraham de lui casser la gueule s'il n'obtempérait pas à ses injonctions en cascade : condamner au désert un premier fils, jouer à la roulette russe avec les nerfs du second, etc. Bref que, de tous temps, la vie d'Isaac n'a tenu qu'à un fil. Les journaux, pour leur part, osent à peine qualifier d'holocaustes contemporains l'emprise des flammes sur les bonzes et leurs millions de cousins, là-bas dans le Sud-Est, ou celle de la poudre, des pierres et des larmes sur les fils de Moïse et sur ceux

de Pharaon, là-bas dans le désert... De ces géopolitiques immémoriales on ne comprend à force plus rien d'autre que ceci : c'est sans répit que l'acier des hommes veut trancher et que le feu des dieux veut brûler tout ce que l'humain déploie pour échapper à son destin de viande.

Ainsi en va-t-il des hurlements de Prométhée enchaîné qui, chaque soir, saturent la vallée quand l'aigle vengeur vient le visiter et lui arracher, en même temps que des morceaux d'entrailles, les dernières bribes de sa raison. Oui, ces hurlements et ces cliquetis de chaîne sont absurdes : toute cette douleur n'aura réussi qu'à se nourrir d'elle-même.

Maintenant, quand du fond des abattoirs de Chicago on entend le grand Noir préposé aux échaudoirs entonner l'un ou l'autre de ses vieux *blues*, ce sont les entrechocs des sabots et les hochements de museau désabusés du bétail qui, depuis les parages, lui répondent en rythme. Refusant, unanimes, de s'intéresser à ses collègues – qui, pour quelques *dollars*, s'apprêtent pourtant à les égorger –, les chevaux, les génisses, les bœufs, les porcs, les moutons, les brebis, les agneaux et même les boucs reprennent le chœur avec lui : mi, la, si 7 / mi, la, si 7 / si 7, la 7, mi. Peu importe qu'il se nomme Abraham ou qu'il se nomme Isaac, ou même Prométhée. Ils font tous ensemble, mieux qu'un boucan d'enfer, un sacré vacarme en attendant la mort. Et l'échaudoir.

Car la société des hommes cultive l'esprit du sacrifice, depuis la première gorgée du sang de la bête dans le gosier des premiers prêtres jusqu'à l'obscénité publicitaire qui recycle tout ce rouge et hante le métro, ce boyau ultime de la ville. Plus encore, c'est l'esprit du carnage et de l'entre-dévoration guerrière qu'elle diffuse, clandestinement, asymptotiquement. Elle organise, dans ce même métro, le génocide de la détresse, laissant zonards et clochards s'y disputer cent balles à couteaux découverts, dans l'indifférence aussi totale que simulée de la plupart des témoins. Mais, émergeant du manteau de cette foule anxieuse et prudente, on distingue quelques visages encore traumatisés par le souvenir de ce film sur les morts-vivants qui s'intitule, qui s'intitule...

La société des hommes navigue donc à vue, c'est-à-dire tant bien que mal. Elle consulte à intervalles réguliers les idéologues de tout poil quelle secrète. La nature de ses offrandes est devenue plus suspecte que la nature de son dieu, qu'elle appelle Progrès, malgré ces païens qu'elle dit hallucinés parce qu'ils ne lui sacrifient jamais rien. À Delphes pourtant, juchée sur son trépied, ivre des vapeurs abyssales qui filtraient de la crevasse, la prêtresse d'Apollon elle aussi délirait, et son délire parlait déjà du péril qu'il y a pour l'homme à vouloir égaler les dieux. On criait à la démence, on évoquait l'hystérie. Peut-être même, dans le meilleur des cas, était-ce sous la dictée de la vénalité que s'exprimait la Pythie ; peut-être l'incohérence de ses propos servait-elle les intérêts de tel ou tel puissant. On retint finalement l'hypothèse de la supercherie, de la manipulation. Face à la gravité de ses propos, on préféra tourner le dos. On continua à multiplier les sacrifices, à immoler à tour de bras. Et, nourris de cette viande que leurs ancêtres destinaient aux dieux pour apaiser leur foudre et prévenir leur courroux, les hommes trouvaient sans cesse la force et les motifs de s'exterminer les uns les autres, éternels Armagnacs, Bourguignons perdurables, sommés de choisir un camp, de revendiquer l'ange ou d'épouser la bête, de s'en sortir vivants provisoires pour oublier la mort. Efficace et stupide.

On apprend à l'enfant que la vie est un combat. Puis, le moment venu, on lui donne une arme puisqu'il faut se battre. On lui parle des épreuves qui l'attendent, des défis à relever, des procès qui

lui seront dressés et qu'il lui faudra traverser, sans lui préciser s'il y figurera en tant que condamné ou en tant que bourreau. On lui suggère qu'il est libre de choisir mais, aussitôt après, on lui désigne un pasteur qui lui indique sa place dans le troupeau. Oh, on lui fait bien des tours à cet enfant, comme il en fera d'autres à ses enfants ! Et comme chacun en fait aux enfants de la bouchère puis à ceux de la fille du boucher, qui est la mère de chacun et de chacune, la culture de tous et de toutes.

Hyperviande / Epilogue *(en guise de cadeau offert à tout acheteur incrédule)*

Sur le sable de l'arène – lumière d'orage – saignent les flancs, le museau du taureau. Agenouillé, le souffle sec et rapide – noirs nuages de la menace –, il plante son regard dans celui du matador. C'est l'heure où le jeu touche à sa fin. Soulevant ses six cents kilos de déjà viande, un goût de mort à la bouche – électricité dans l'air –, il secoue lentement son large crâne. Le silence gagne la ville.

Très sûr de lui, l'homme au costume de paillettes lève son épée à la hauteur du cœur de la bête – battement des autres cœurs dans les gradins – et la sueur colle à son cou toute la poussière du rite mortifère. Serein, vibrant d'une concentration inouïe, chargé d'apaiser les dieux et de nourrir les hommes – sourd craquement dans le ciel –, il entend déjà les clameurs retenues dans les poitrines, prêtes à exploser, à jaillir, à se déverser sur lui dans un long panache d'apothéose.

Mais pour l'instant le silence reste poisseux, chargé d'insectes... De sa *muleta*, l'homme excite le taureau qui semble reculer devant l'estocade, comme s'il voulait suspendre la mort, orgueilleux de sa souffrance, ramassant ce qu'il reste de sa vie sur les quelques acres de ce sable souillé de son sang – « *Oh mon dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » –, du sang de son martyr.

Et puis tout va très vite: La foule exhale un « *ah !* » comme le taureau plonge sur l'épée de tout son poids, de tous ses muscles. Alors le ciel explose dans un fracas, déversant toute sa grêle sur la ville et sur l'arène pendant que le taureau chancelle, encore debout sous les cailloux de glace ; que, lapidé, l'homme saigne à son tour sur le sable de l'autel ; que la ville entière pousse un cri de douleur ; et que les dieux partent d'un rire atroce, d'un rire sans fin, d'un rire de vengeance... Il n'y aura pas d'apothéose pour l'homme et, s'effondrant sur ses pattes de devant, le taureau sacré bascule et s'allonge sur son lit de glace.

FRÉDÉRIC JÉSU

POÈMES

Hyperviande - 1977

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur. Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0317-7